

Biblioteka  
U. M. K.  
Toruń

199031

693  
MARIE KONOPNICKA

*Publ. For 2164*  
693  
= TERRE - A - TERRE =  
= ET MARIETTE =  
CHEZ LA REINE DES MONTAGNES

===== EXTRAIT DE =====  
MARIETTE & LES GNOMES

— Traduit du Polonais —  
par Halina OSUCHOWSKA  
— et Rosa BAILLY —

— Illustrations —  
- de Xavier KOZMINSKI -

✱

ÉDITIONS DES " AMIS DE LA POLOGNE "

—  
1928

# Les Éditions des " AMIS DE LA POLOGNE "

## Déjà Parus

- |   |  |
|---|--|
| <i>Slowacki, Pages choisies.</i>                      | <i>Reymont, Quelques Pages.</i>                                    |
| <i>Marya Konopnicka, Contes (deux séries).</i>        | <i>Rosa Bailly, Histoire de l'amitié franco-polonaise.</i>         |
| <i>E. Nouvel, Sobieski.</i>                           | — <i>Vilno, ville polonaise.</i>                                   |
| — <i>Kosciuszko.</i>                                  | — <i>A la Gloire de Léopol.</i>                                    |
| — <i>Poniatowski.</i>                                 | — <i>Bydgoszcz.</i>  |
| <i>A. Wylezynska, Jeunes poètes polonais.</i>         | — <i>Petite Histoire de Pologne (60<sup>e</sup> mille).</i>        |
| <i>Comment se renseigner sur la Pologne (épuisé).</i> | — <i>La Pologne renaît (épuisé)</i>                                |
| <i>E. Bonfils-Laspouzade, Sienkiewicz.</i>            | <i>Marelle Weissen-Szumlańska, Dans la campagne polonaise.</i>     |
| <i>S. Romin, Pilsudski.</i>                           | <i>Guide de Pologne.</i>   |
| <i>D<sup>r</sup> H. Bon, Itinéraire en Pologne.</i>   | <i>Traçons nos amis en amis (les ouvriers polonais en France).</i> |
| <i>M. de Vaux-Phalipeau, La Blota Lusacienne.</i>     | <i>La Haute-Silésie à la Pologne (tract).</i>                      |
| — <i>Budysin.</i>                                     | <i>Dantzig, un danger pour la paix du monde (tract).</i>           |
| <i>Zeromski, Pages choisies.</i>                      | <i>La Pologne d'aujourd'hui (tract)</i>                            |
| <i>Miekiewicz, Pages choisies.</i>                    | <i>Deux Hymnes Polonais.</i>                                       |
| <i>Fredro, Trois Médecins pour un Malade.</i>         | <i>Cartes Postales de la Pologne.</i>                              |

## Paraîtront prochainement :

- |                                      |  |
|--------------------------------------|--|
| <i>La Bataille de Varsovie.</i>      | <i>Histoire de la Littérature Polonaise.</i> |
| <i>Chants populaires de Pologne.</i> |  |
| <i>Grands Savants Polonais.</i>      |  |

etc., etc.

# " Les Amis de la Pologne "

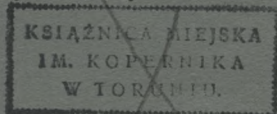
Revue Mensuelle Illustrée

5 francs par an. - Etranger : 7 fr.

LES AMIS DE LA POLOGNE "

16, rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5<sup>e</sup>)

Téléphone : GOBELINS 62-10  
Compte de Chèques Postaux : PARIS 880-96



Waldemar  
1924/22



## Terre-à-Terre et Mariette chez la Reine des Montagnes

(0)

L'hiver était si pénible et si long que le magnanime Brillot, Roi des Gnomes, était gelé sur son trône. Sa tête blanche s'était argentée de givre ; de sa barbe pendaient des stalactites ; des grappes de glace donnaient à ses sourcils hérissés un aspect farouche et terrifiant ; sur sa couronne, au lieu de perles, étincelaient des gouttes de rosée congelée, et les vapeurs de son haleine tombaient en flocons de neige sur le mur de cristal de sa grotte.

Mais voilà qu'un matin, tout d'un coup, il fit très clair. Des stalactites de la barbe du Roi se mirent à couler des gouttes d'eau.

Dans ses cheveux aussi, la neige commençait à fondre ; les grappes de grésil tombèrent de ses sourcils et les gouttes d'eau gelées, suspendues à ses moustaches, ruisselèrent comme des larmes.

Et le givre des murs se prit à tomber, la glace éclata avec fracas, comme sur la Vistule au dégel, et une telle humidité se fit dans la salle que tous les courtisans, et le Roi avec eux, éternuèrent en coup de canon.

Il faut savoir que les gnômes ont des nez qui ne sont pas peu de chose. Eux-mêmes sont de petits êtres : quand un gnome voit la boîte d'un paysan, il s'arrête bouche



199031

bée, et s'étonne, car il pense que c'est l'Hôtel-de-Ville. Quand il se faufile dans un poulailler, il demande : « Quelle est cette grande ville et où se trouve l'octroi ? » Et s'il tombe dans une chope de bière, il hurle : « Au secours ! Je me noie dans le puits ! »

Ils sont si petits !

Mais en revanche, ils ont de tels nez que les chantres d'églises n'en auraient pas besoin de plus grands pour leurs prises. Ils éternuent tous à faire trembler la terre, en souhaitant à eux-mêmes et au Roi : « Dieu nous bénisse ».

Lorsque le paysan, en allant à la forêt pour chercher un fagot, entend ces éternuements, il dit :

— Oh ! Oh ! il tonne ! L'hiver s'est laissé casser le cou !

Car il pense que ce sont les coups de tonnerre printaniers. Alors, ne se souciant plus de dépenser ses sous en chauffage, il arrête son cheval devant l'auberge, où il reste jusqu'au soir, calculant, réfléchissant à ce qu'il doit faire, afin que le temps ne lui manque pas pour ses divers travaux.

Cependant, le dégel se continuait au mieux. Déjà vers midi, les moustaches de tous les gnomes étaient dégelées.



Mais les provisions de la Grotte de Cristal s'étaient si bien épuisées, que chaque gnome ne recevait plus guère chaque jour que trois pois. Il en résultait de fréquentes disputes et même des batailles, comme il arrive toujours, quand on souffre de la faim et du froid.

Il ne se passait pas un jour sans querelles, dans la grotte.

C'était Bête-à-Bon-Dieu qui prenait Tison à partie, ou bien c'était Pierrot et Chevreau, Fêtu et Vesce-de-Loup,

ou tous à la fois, jusqu'à ce que les gardiens de la Grotte, Etoupe et Loupe, eussent mis toute la compagnie au violon.

Le plus tapageur était Terre-à-Terre. Il était toujours à se lamenter sur la rigueur des temps. Il mangeait comme quatre et se plaignait toujours d'avoir faim.

Le roi Brillot aimait Terre-à-Terre. Il le tenait dans ses bonnes grâces et considérait d'un œil pitoyable ce perpétuel affamé.

Terre-à-Terre, de son côté, chérissait le roi. Souvent, il s'asseyait à ses pieds royaux, les réchauffait de son haleine ou jouait sur sa flûte des chansons dont la Grotte de Cristal paraissait réchauffée.

Mais quand il s'agissait de nourriture, Terre-à-Terre oubliait tout, ne voyant plus que le pain, et ne permettant à personne de s'approcher avant lui de l'écuelle et de la cuiller. Si quelqu'un s'y opposait, il se mettait dans une colère terrible, et il était capable de tenir tête à tous.

Un jour, il se fit un grand branle-bas. Terre-à-Terre s'était jeté sur le maître d'hôtel, parce que celui-ci ne voulait lui donner, comme aux autres, que trois haricots pour la journée.

Terre-à-Terre ne trouva pas suffisant de le rosser, il alla se plaindre au roi. Le Roi le renvoya en disant que la loi est égale pour tous. Terre-à-Terre se rebella.

— S'il en est ainsi, dit-il, s'il n'y a pas de justice pour moi, je m'en vais sur la terre. Chez la première paysanne venue, je trouverai une nourriture meilleure qu'à la table royale !

Les autres gnomes de rire :

— Va, va, perpétuel affamé ! Cela fera une bouche de moins, en ces temps difficiles.

Ils croyaient que c'étaient là des plaisanteries.

Alors Terre-à-Terre :

— Sachez que j'irai.



Par-delà les monts des Karpathes,  
Et l'épaisseur de trois forêts,  
Était une pauvre cabane,  
Qu'on nommait le Regard de Dieu.

Nul ne saurait plus aujourd'hui,  
Pourquoi on la nommait ainsi.  
Était-ce parce que sur elle,  
Tout semblable au regard de Dieu,  
Resplendissait l'azur du ciel ?

Était-ce parce qu'au matin,  
L'aube y jetait ses étincelles,  
En se dorant sur les sapins  
Comme une divine prunelle ?

Parce qu'un ruisseau y passait,  
Coulant si doux et si tranquille,  
Qu'un œil bleu semblait se mirer  
Dans le cours de son flot limpide ?

Une étoile petite et claire  
Brille au-dessus de la chaumière  
Dans le crépuscule d'été,  
Larme d'argent de la bonté  
Dans les yeux de Dieu scintillante...

Serait-ce le pigeon sauvage qui roucoule,  
De nostalgie tout languissant ?  
Serait-ce un rossignol, chantant éperduement  
Le printemps qui déjà s'écoule ?

Serait-ce la forêt qui là-bas se recueille ?  
La sombre forêt silencieuse...  
Serait-ce la tempête accourue sur les champs,  
Et ses profonds gémissements ?

Ce n'est pas le ramier qui se plaint dans la nuit,  
Et ce n'est pas non plus la forêt qui gémit,  
C'est la mère qui agonise  
Et qui va quitter son enfant.

Qui la nourrira désormais ?  
Qui lui donnera un baiser ?  
De ses yeux bleus, qui essuiera les larmes ?  
Qui étreindra cet enfant étranger ?

Son enfant, elle l'a bercé  
Dans un berceau d'osier doré.  
Pour dormir, à présent, rien que la terre noire  
Ou le poêle d'argile dure...

D'une chanson, parfois, la mère l'endormait,  
Ou bien d'une chanson au matin l'éveillait.  
Qui va l'appeler à présent ?  
La froide voix des étrangers indifférents.

Elle le soignait, comme un oïselet,  
Avec du pain blanc et du miel doré.  
Et maintenant, dans sa misère,  
L'orpheline affamée n'aura qu'un pain amer.

Elle a tissé la toile de lin blanc  
Pour la chemise et le maillot.  
Et, désormais, sa pauvre enfant,  
En de grossiers haillons conduira son troupeau.

Le soleil s'est couché derrière la colline,  
Le crépuscule aussi s'éteint ;  
La mère quitte l'orpheline  
Et la remet au Nom Divin.



Marie pleure chaque jour,  
Marie pleure chaque nuit  
L'alouette est de retour,  
L'hirondelle fait son nid.

L'alouette est de retour,  
Au dimanche des Rameaux  
Sur la tombe de la mère  
Croissent les coquelicots.

Sur la tombe de sa mère,  
L'enfant pleure doucement,  
Car de sa pauvre chaumière  
Des étrangers la chassèrent...

Ils l'en ont chassée au soleil levant,  
Ils l'ont chassée vers l'Orient.  
Va-t'en par le monde, orpheline,  
Servir pour un morceau de pain.

Va-t'en par le monde, orpheline,  
Les oies d'autrui tu garderas,  
Tu seras lavée par la pluie,  
Le clair soleil te séchera ;

Tu seras lavée par la pluie,  
La bourrasque te fouettera.  
Va-t'en par le monde, orpheline,  
De toi, nul ne se souciera.





Tel était le sort de Mariette l'orpheline, qui avait des cheveux pareils aux rayons du soleil, des yeux comme les violettes des bois, et, au cœur, la langueur et le chagrin.

Quelquefois, des petits oiseaux venaient se poser sur un arbre voisin, et ils chantaient :

— Orpheline, orpheline  
A la tête dorée,  
Toi qui as dans les yeux  
L'azur des cieux,  
Que te faut-il ?

Mariette lève ses yeux tristes vers les chanteurs et fredonne doucement :

— Besoin je n'ai  
D'or ni d'argent  
Il me faut seulement  
Le saule de ma haie.

— Orpheline, orpheline,  
A la tête dorée  
Ce que tu peux désirer  
Il faut nous le demander.

Et Mariette, en joignant ses petites mains amaigries qui sortent d'une chemisette de grosse toile, les lève vers les oiseaux et dit :

— O mes oiselets  
Je voudrais vous prier  
De me montrer la nuit  
Maman près de mon lit,

Et il arrivait souvent que sa maman apparaissait la nuit à Mariette.

Tout doux, doucement, blanche, toute blanche, elle venait par la chambre comme un rayon de lune, et, tel un rayon, environnait de clarté la tête de son orpheline endormie.

Alors, Mariette rêvait que le soleil brillait et que les fleurs exhalaienr leurs parfums. Elle tendait les bras vers sa mère et chuchotait dans son sommeil :

— Tu es venue, maman ?

Au-dessus d'elle, une voix douce et sereine :

— Je suis venue, mon enfant.

Ce sont des paroles légères comme un souffle. Mariette se presse tendrement contre sa mère et demande :

— Tu m'emmèneras avec toi, maman ?

Au-dessus d'elle, la voix encore plus douce et plus légère :

— Il n'en est pas temps encore.

Qui nous sépara nous réunira...

Alors, Mariette :

— Oh ! comme c'est pénible d'attendre, maman !

La voix :

— En travaillant, la journée passe vite.

L'âge et la vie ne sont qu'une ombre.

Et tout doux, doucement, blanche, toute blanche, la maman disparaissait comme un rayon de lune. L'orpheline se réveillait et se remettait au travail. Elle travaillait comme elle pouvait, selon ses forces, pour un coin derrière le poêle, pour la poignée de paille sur laquelle elle dormait, pour la cuillerée d'aliments dont elle se nourrissait, pour ce sarrau de toile qu'elle avait sur le dos. Pendant l'hiver, elle berçait l'enfant, rapportait de la forêt des branches sèches et tirait l'eau du puits ; en été, elle gardait les oies.

Les gens du village l'appelaient Mariette la gardeuse d'oies, ou Mariette l'orpheline.

Ils la nommèrent ainsi un an, ils la nommèrent ainsi deux ans, et, à la fin, ils oublièrent tout à fait que cette fillette se nommait la petite Koukoulenska, et qu'elle était la fille de la Koukoulina.

Si on demandait à Mariette :

— Comment t'appelle-t-on, enfant ?

Elle répondait :

— Mariette l'orpheline.

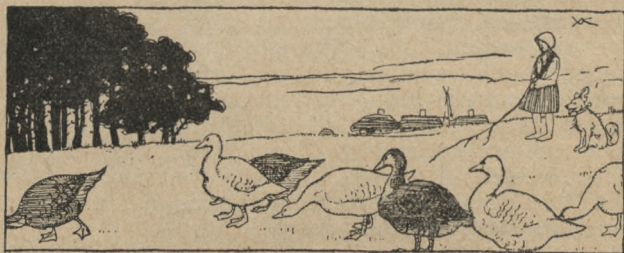
La prairie où Mariette l'orpheline gardait ses oies était à la lisière de la forêt, assez loin du village, qu'on appe-

lait le village de la Faim, parce que la terre y était aride et donnait peu de pain, et que les gens y étaient plus souvent affamés que rassasiés.

Beaucoup d'eau et beaucoup de sable,  
Une année d'abondance et deux ans misérables

Sur l'herbe maigre, dans de grands marais, s'élevaient des quantités d'oies, et lorsqu'elles se mettaient toutes à s'agiter, à battre des ailes, à cacarder et à crier, on les entendait d'une lieue alentour.

Ces oies donnaient du travail à tous les enfants du village. Ils les conduisaient en troupeaux, ou bien une à une, comme on le leur avait ordonné à la maison.



Vers le soir, leur troupe se divisait en petites bandes et chacun ramenait la sienne.

Alors on n'entendait rien d'autre, dans le Village de la Faim, que ceci :

— Allez, les oies ! Allez, allez à la maison !...

A cela s'ajoutaient des claquements de fouet, comme si un cortège avait passé.

Longtemps encore, après le coucher du soleil, les gardeurs d'oies ne pouvaient se tenir tranquilles dans les fermes, ni dans les basses-cours. Et la nuit même, parfois, s'élevait sur la contrée l'appel criard des oies.

Mais Mariette l'orpheline gardait les siennes à l'écart, près de la forêt. Il n'y en avait que sept, et la ménagère exigeait qu'elles fussent bien soignées. Elle ne permettait pas qu'on les conduisit au pré commun. Et la fillette en était contente, car les autres enfants se moquaient d'elle, disant qu'elle ne savait pas jouer à cache-cache, qu'elle courait trop lentement au jeu de lièvre, ou bien qu'elle

ne voulait pas danser sur l'herbe avec les autres fillettes.

Et c'était vrai. Est-ce parce que le pain d'autrui ne lui donnait pas assez de forces, ou parce qu'elle était orpheline ? Mariette n'aimait ni à courir, ni à danser, ni à jouer au lièvre ou à cache-cache avec les autres enfants. En tout cas, elle aimait à chanter. Et des chansons, elle en savait tant, que toute la journée elle en chantait de nouvelles ; jamais les chansons ne lui faisaient défaut.

Qui donc avait appris toutes ces chansons à Mariette ? On ne sait. Si on le lui avait demandé, elle-même n'aurait pu répondre.

Peut-être était-ce la forêt bruissante et noire ? Peut-être étaient-ce les herbes des prés qui murmurent des mots étouffés ? Peut-être les bosquets couverts de jeunes feuilles que le vent fait frémir doucement et qui semblent parler d'une voix humaine ? Et peut-être était-ce cette sérénité même qui planait sur les friches et sur les champs et qui résonnait comme si l'air avait chanté.

Mariette l'orpheline tendait l'oreille et écoutait toutes ces voix, ne sentant ni le froid ni la faim, tant elle était parfois absorbée. Et quand le soleil s'était couché, et que l'heure était venue de retourner à la maison, elle ne savait comment la journée s'était passée.

Elle ne prenait même pas garde à un regard pénétrant, astucieux, ardent et cruel, qui la fixait et l'observait entre les broussailles de la forêt, le regard du rusé Grésot, de ce renard qui habitait près de la Grotte de Cristal. Il s'était creusé une tanière dans la forêt, sous le tronc d'un pin renversé, et vous prenait des airs d'ermite, en flairant de tous côtés, pour voler une bonne bouchée.

Il se sentait un goût particulièrement vif pour les oies. Les grands troupeaux d'oies, surveillés attentivement par des garçons robustes, il les évitait avec soin, mettant tous ses espoirs dans les sept oies que gardait Mariette. C'est pour cela que, chaque jour, il se fauflait dans la broussaille, vers la prairie, toujours plus près et plus doucement.

Mariette qui n'en savait rien, faisait paître ses oies en toute tranquillité et les ramenait à la maison, au crépuscule.

..

Cependant, le brouillard matinal se dispersait, laissant apparaître l'azur limpide du ciel printanier. Les jars

crièrent, les oies cacardèrent, les coqs chantèrent çà et là sur leurs hauts perchoirs. Et, dans le village réveillé, les poulies des puits se mirent à grincer ; le bétail mugissait, conduit aux pâturages de printemps. Au-dessus des chaumes s'élevèrent des filets de fumée mauve, preuve que la ménagère avait trouvé un peu de farine de l'année passée et préparait une soupe pour la famille. Elle fait bouillir de l'eau, elle pétrit la farine, ajoute un peu de petit-lait, y jette du sel, verse le tout dans un plat et crie :

— Allons, enfants, venez manger ! Prends la cuiller, Agnès ! Dépêche-toi, Mathias ! Vincent va manger ta part ! Allons, vite ! Mets les bouchées doubles pour mener les oies au pré, pendant qu'il est encore couvert de rosée.

Un moment après, on entendait de terribles claquements de fouet et les cris aigus des voix enfantines :

— Hé là, les oies ! Hé là, hé là, dans l'herbe !

La poussière s'élève sur la route sablonneuse ; les cris des oies se mêlent aux appels des petits pastours ; le claquement des fouets retentit largement dans l'espace, et tout ce tohu-bohu est dominé par le cri perçant du jars du maire, qui marche en battant des ailes, à la tête des bandes, comme un chef devant ses soldats.

Un petit troupeau d'oies sort d'une chaumière et se dirige vers la prairie qui se trouve près du bois : quatre oies blanches et trois grises. Derrière elles marche Mariette l'orpheline, en chemisette de grosse toile, en jupon bleu, et pieds nus. Ses pauvres vêtements sont propres et bien tenus. Ses cheveux d'or tressés, le visage net, Mariette va si légèrement par la prairie que les herbes ne la sentent pas peser sur elles.

Près de Mariette court un petit chien jaune, remuant gaiement la queue et aboyant aux oies, lorsque quelqu'une veut s'écarter du troupeau. Avec une si bonne aide, Mariette n'a pas besoin de fouet pour mener la bande. Elle tient une branche de saule, elle marche dans la rosée claire et chante d'une voix douce :

Chez des étrangers servait l'orpheline.  
L'aube, pour l'aider, luit sur la colline.  
Pour un peu de pain, l'enfant travaillait,  
Le soleil du ciel aussi l'assistait.  
Hé là, hé, les oies ! Hé là, hé !

Tout en chantant, Mariette arriva à la prairie et s'assit sur une butte. Son troupeau allait autour d'elle en cacardant et en arrachant l'herbe nouvelle.

La forêt voisine penchait avec bienveillance le faite de ses arbres vers l'orpheline et murmurait quelque chose comme une promesse de constante protection.

De l'autre côté pénétrait comme un coin dans la prairie un champ de froment qui saluait les arbres, écoutait leurs chuchotements, quand ils se demandaient les nouvelles, et inclinait ses épis vers les épis voisins pour leur répéter ce que disaient entre eux les arbres de la forêt.

Les scarabées prenaient part à ces bavardages, ainsi que les abeilles et les moustiques, et, chacun à sa manière, l'un avec sa grosse voix, l'autre avec sa voix ténue, ils allaient colportant les nouvelles de la forêt.



Et voilà que Grassot tomba soudain parmi les oies ; il saisit la plus proche à la gorge et l'étrangla avant qu'elle eût pu crier au secours. Après l'avoir jetée dans les broussailles, il attrapa la seconde et lui enfonça de la même manière ses dents dans le cou, avec une telle violence qu'elle rendit le dernier soupir avant d'avoir achevé son cri. Il la transporta, elle aussi, dans les buissons, et la jeta sur les autres.

Une clameur épouvantable s'élevait maintenant d'entre les oies, qui avaient reconnu l'assassin et s'enfuyaient devant lui, les unes en courant, les autres en battant des ailes, dans une panique folle.

Mais Grassot rattrapa d'un saut la plus belle des oies grises et la jeta par terre d'un seul coup de dents. Puis, il se mit à la poursuite des autres, qui ne pouvaient voler et retombaient à terre, avec des cris perçants, juste devant sa gueule.

Mariette entendit les hurlements, et elle s'écria d'une voix changée :

— Mon Dieu !

Et elle courut à perdre haleine vers ses oies.

Pendant, Grassot égorgeait la dernière des sept oies. Il léchait sa gueule ensanglantée et regardait le champ de carnage d'un œil ardent.

Mariette s'en venait en courant comme si le vent l'eût portée, les bras tendus. En voyant le massacre de ses oies, elle s'écria : Jésus ! et tomba sur l'herbe.



Celui qui se serait trouvé à l'aube près de la forêt aurait assisté à un spectacle divertissant.

Un petit homme en capuchon rouge faisait de comiques gambades sur les marais voisins, en sautant d'une touffe d'herbe à l'autre ; il se retenait aux roseaux acérés, plongeait entre les herbes comme un nageur, ou bien s'enfonçait profondément dans la boue épaisse recouverte de mousse.

Ce n'était rien moins que le gnome Terre-à-Terre. Mais qu'il était tristement changé ! De son ancien et superbe embonpoint, il ne lui restait pas plus de graisse qu'à un moustique. Son manteau trop large pendait sur son dos comme un vêtement d'emprunt ; ses jambes maigres ressemblaient à des bâtons ; il perdait à tout instant ses sabots. Sa grosse tête chancelait, mal assurée sur un cou trop mince, et ses mains squelettiques pouvaient à peine tenir sa grande pipe, dans laquelle des feuilles d'aulne brûlaient, au lieu de tabac.

Voilà ce qu'avaient fait de notre bon gros le voyage et le séjour au Village de la Faim.

Mais ce n'était pas là l'unique changement. La faim, dont notre Terre-à-Terre ne cessait de souffrir à présent lui avait appris beaucoup de choses.

Elle lui avait appris à sauter d'une touffe à l'autre et à marcher sur les herbes humides, pour y chercher des œufs de vanneau. La mère vanneau, épouvantée, battait

des ailes au-dessus de la tête du gnome et criait d'une voix perçante : cui ! cui ! cui !

Pauvre mère vanneau ! Il lui semblait qu'elle épouvanterait ainsi l'envahisseur, qui pouvait à chaque instant découvrir son nid, blotti dans les herbes, et, dans le nid, le premier œuf de l'année, unique encore.

Aussi, piaillant toujours plus fort, il s'en fallut de peu qu'elle n'assourdit Terre-à-Terre de ses cris. Il s'arrêta impatienté et dit :

— Plus bas, stupide oiseau, commère des pies. Crois-tu que ce soit pour mon plaisir que je me noie dans ce marécage ? J'ai encore assez de cervelle pour préférer à ton œuf un bout de saucisson. Je fais cela à cause de la faim, de la faim, qui m'amène en cet endroit où je risque ma vie. Silence donc ! Ne te déchire pas la gorge, où bien je te tordrai le cou.

Il hocha la tête, la baissa, et ajouta tristement :

— Mon Dieu ! Dans quel état me voilà tombé ! Que va-t-il m'arriver ? O maudit village qui devait être celui de l'Abondance et qui s'est trouvé celui de la Faim ! O malhonnête paysan, qui m'as jeté dans une telle infortune !

Il parlait encore, quand il lui sembla entendre pleurer. Rejetant son capuchon, il porta sa main à son oreille, en rabat-son. On entendait très distinctement pleurer, et l'on eût dit une voix d'enfant.

— Que je meure, dit Terre-à-Terre, qui avait un cœur pitoyable et s'attendrissait facilement sur les malheurs d'autrui. Que je meure, si le sort n'est pas plus rude pour cet innocent que pour moi ! Je vais aller voir ce qu'il y a.

Oubliant sa faim, il se dirigea vers la forêt, à la grande joie du vanneau, et alla droit à la voix.

— Pour sûr, c'est un enfant qui pleure, disait-il, en faisant des enjambées toujours plus longues d'une touffe d'herbe à l'autre, tout comme une cigogne.

A peine était-il sorti des roseaux qui faisaient là un mur épais, qu'il vit à la lisière du bois une petite prairie et une fillette assise au milieu, sur une butte. Le visage dans ses mains, elle pleurait avec désespoir.

A cette vue, le cœur du bon gnome s'attendrit. Doublant le pas, il s'approcha de la fillette et demanda :

— Pourquoi pleures-tu, chère demoiselle ? Quel malheur t'est-il arrivé ?

Mariette sursauta. Elle retira ses mains de son visage et regarda Terre-à-Terre en ouvrant de grands yeux. Elle ne pouvait dire mot dans sa stupéfaction.



Lui, alors :

— N'aie pas peur, je t'en prie, chère demoiselle ! Je suis bienveillant, fillette, et je suis ton ami.

— Jésus ! murmura Mariette. Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est petit comme une libellule, et cela parle comme un homme. Jésus !... J'ai peur !...

Et déjà, elle s'élançait pour s'enfuir loin de la butte, les bras en l'air comme les ailes d'un oiseau.

Mais Terre-à-Terre lui barra le chemin et dit :

— Ne t'enfuis pas, fillette, je suis le gnome Terre-à-Terre qui veut te venir en aide.

— Un gnome ! répéta Mariette en se parlant à elle-même. Je sais, ma mère m'a souvent dit que les gnomes étaient bons.

Là-dessus, Terre-à-Terre, ravi :

— La maman de la demoiselle disait la pure vérité. Je voudrais bien l'en remercier !

Mais Mariette, secouant sa tête dorée, répondit :

— Maman est morte.

— Morte ! répéta tristement Terre-à-Terre. C'est un mot accablant : la pierre même est plus légère.

Il hocha la tête, soupira, puis :

— Comment se nommait ta maman ? demanda-t-il.

— La Koukoulina, répondit Mariette.

— La Koukoulina ?... O ma chère petite ! Mais alors nous nous connaissons ! Cette demoiselle n'est ni plus ni moins que la petite Mariette qui versait de pitié des larmes claires, en fermant les yeux, quand une méchante femme a failli me tuer. Ah ! ma petite reine chérie ! On se retrouve donc ? Quel heureux destin nous réunit ! Parle, ordonne, que dois-je faire pour soulager ce gros chagrin ?

Mais Mariette se rappelant sa mésaventure, se remit à pleurer de plus belle.

— Non, non, disait-elle en sanglotant. Rien ne pourra me consoler !

Terre-à-Terre restait devant elle, tenant sa pipe derrière le dos, et il cherchait à l'apaiser de ses plus douces paroles.

— C'est dommage, disait-il, de voir des larmes amères dans des yeux de demoiselle.

Et Mariette :

— Je ne suis pas une demoiselle. Je ne suis que Mariette l'orpheline !

— C'est justement parce que tu es orpheline que je veux

te servir, fillette. Au nom du Seigneur, sèche tes larmes ! Où est ta chaumière ?

— Je n'ai plus de chaumière. La ménagère pour qui je gardais les oies m'a chassée.

— Ah ! la méchante femme sans cœur, dit Terre-à-Terre outré.

Et Mariette plus vite :

— Non, non ! C'est moi qui suis mauvaise, c'est moi qui suis sans cœur ! C'est ma faute si le renard a étranglé mes oies. Oh ! mes oies ! s'écria-t-elle avec une douleur accrue, et se couvrant les yeux de ses mains, elle se remit à sangloter.

Terre-à-Terre lui retira les mains du visage, et dit :

— Les larmes ne servent à rien. Il faut retourner à la maison.

— Non, non ! s'écria Mariette avec un chagrin croissant. Je ne peux pas et je ne veux pas y retourner ! J'irai par le monde. J'irai dans la forêt, j'irai où mes pas me porteront !

— Qu'est-ce que tu comptes faire dans la forêt ? Le monde n'est pas une plate-bande dont on fait le tour. Une telle pénitence ne servirait à rien.

Il se mit à tirer et à friser sa moustache blanche, regarda par terre, et dit enfin :

— Peut-être pourrai-je trouver le moyen de rembourser la ménagère. Elles étaient nombreuses, tes oies ?

Mais Mariette, à travers ses sanglots :

— Qu'est-ce que cela me fait, puisqu'elles sont mortes ? Puisqu'elles ont été étranglées et massacrées ! O Jésus ! Jésus !

Alors, devant cette grande et inconsolable peine, Terre-à-Terre devint pensif, et tirant de nouveau sa moustache blanche, il considéra la terre. A la fin, il dit :

— Ah ! s'il en est ainsi, il n'y a rien d'autre à faire que d'aller chez la reine Tatra (1). Elle seule pourra nous secourir.

A ces mots, Mariette leva des yeux comme des étoiles bleues où brillaient l'espérance, et elle demanda :

— Est-elle bonne ?

— Je vois que tu es sage, plus sage que ton âge, riposta Terre-à-Terre, puisque tu ne demandes pas d'abord si elle est puissante, mais si elle est bonne. Qu'est-ce que la puissance sans la bonté ? Ce n'est rien, moins que

---

(1) Tatra : nom de la chaîne des Karpathes polonaises

rien ! Eh bien ! comme tu m'encourages par ta sagesse, préparons-nous pour le voyage, qui sera long et dur. Quant à moi, c'est bien volontiers que je conduirai la demoiselle chez la reine Tatra, car une orphelinè en pleurs mérite aide et consolation.

Là-dessus, Mariette se leva et dit avec simplicité :

— Alors, partons.

Et ils partirent.



Trois jours et trois nuits, Mariette chemina vers la demeure de la reine Tatra.

Le premier jour, les champs et les prés l'accompagnèrent à travers un pays qui s'ouvrait largement aux yeux et au cœur. Il était tout couvert de blé et d'herbes et parfumé de fleurs. Tout le jour, on percevait le frisson des épis, le murmure des herbes et le chuchotement des fleurs.

— Orpheline... Orpheline... Orpheline...

Et les blés s'ouvraient pour son passage, comme si les grandes ailes du vent les avaient divisés. Mariette, en jupon bleu, s'en allait au travers de cette forêt argentée comme un bluet parmi les épis. Elle marchait les bras étendus, en disant tout bas :

— Conduis-moi, champ, conduis-moi à la reine Tatra !

Et il la conduisait.

Les sillons humides s'allongeaient devant elle, en lui jetant les perles du matin et les mottes s'étendaient devant elle, bordées de fleurs odorantes. Devant elle, couraient les frais sentiers pleins de myosotis, et dans l'air on entendait l'alouette battre de ses ailes grises et chanter :

— Par ici ! par ici ! orpheline !...

Les poiriers sauvages s'inclinaient vers la petite voyageuse en lui demandant si elle voulait de leur ombre. Les talus l'arrêtaient pour un instant de repos sous un buisson de ronces en fleurs. Les croix noires qui se dressent

au carrefour entre trois bouleaux lui tendaient les bras, et tout ce qui jouait et chantait dans les champs, oiseaux, mouches, grillons, abeilles, tous chantaient et jouaient le même air :

Va, pauvre être, vers l'aurore,  
Et que Dieu soit avec toi !

Sur toute l'étendue de ce pays, des villages paisibles reposaient entre les champs et les prairies, blancs ou noirs, avec leurs chaumières basses. Sur toute l'étendue de ce pays, le bétail mugissait, les chevaux hennissaient dans les frais pâturages ; la toison des brebis faisait des taches blanches sur les collines ; les appels et les sons de flûte s'envolaient au loin, sonores. Et sur toutes choses l'azur... l'azur... l'azur !

Derrière Mariette trottinait Terre-à-Terre, éclatant dans son capuchon rouge, entre les champs et les prés verts, comme un petit pavot écarlate. Il tenait la tête haute, parce qu'il croyait guider l'orpheline. Mais il n'en était pas ainsi :

Qui la conduisait ? C'étaient les sentiers,  
Les jaunes soucis, l'azur des bluets !  
C'était l'alouette et le taon.  
C'étaient les épis frémissants,  
Et l'herbe aux perles de rosée,  
Et c'était l'aurore dorée  
Qui la guidait de la colline,  
L'orpheline !

Mais le second jour, Mariette pénétra dans un monde froid et sombre, dans le monde des crépuscules verts et du profond silence, le monde des forêts. Des chênes chevelus l'entouraient, tout nouveaux, avec des rameaux largement étendus, sur lesquels bruissaient des feuilles magnifiquement vertes. Des sapins l'entouraient de leurs troncs d'où coulait la résine, dorée comme l'ambre. Entre les sapins noirs blanchissaient les bouleaux aux petites feuilles frémissantes, des merles sifflaient sur les charmes songeurs, et des aubiers nains se dressaient, avides d'eau, dans les fossés.

Mariette l'orpheline allait, allait, comme dans une vaste église aux milliers de colonnes, aux tapis de mousse. Et tout là-haut, le soleil jetait à profusion ses rayons d'or.

Mariette l'orpheline marchait, effrayée par le profond silence, et elle disait de temps en temps en son âme :

— Conduis-moi, conduis-moi, forêt, à la reine Tatra !

Alors, les chênes touffus et les sapins noirs, les bouleaux, les charmes et les aubiers frémissaient, et au faite des arbres passait un murmure. Des branches les plus basses, revêtues de jeunes feuilles, sortait un doux susurrement ; distinctement, on percevait :

— Par ici ! Par ici ! Viens par ici, orpheline !

Les profondeurs de la forêt s'ouvraient devant Mariette et les rayons du soleil tombaient sur le sentier couvert de mousse, devant ses pieds nus, comme si quelqu'un semait des étoiles dorées pour la guider dans le crépuscule.

Mariette marchait et haussait sa voix frêle pour chanter de tout son cœur une simple et tendre chanson, apprise sans étude, et qu'accompagnaient le murmure des bouleaux et le frémissement des antiques chênes :

O forêt ! O forêt sombre !  
Quelle voix passe en ton ombre ?  
Tes arbres sont frémissants,  
Et ton silence est un chant !

Et quand elle marchait en chantant, au loin résonnaient les coups de hache du bûcheron, ou le chant du coucou, le sifflement d'un écureuil ou les coups de bec d'un pivert sur quelque tronc.

Lorsque Mariette, absorbée dans son chant, allait sortir du sentier, les ronces lui barraient le chemin et la tiraient par son jupon ; un hibou ululait, caché dans un trou ; un lézard vert passait par le sentier, ou bien un noisetier abaissait ses branches flexibles sur sa tête blonde et susurrant :

— Par ici !... Par ici !... Par ici !...

Terre-à-Terre trottait derrière Mariette, éclatant, avec son capuchon rouge, comme un des petits champignons écarlates de la forêt. Il allait, la tête haute, car il croyait conduire Mariette. Mais il n'en était rien :

Qui la conduisait ? Les aubiers,  
La mousse verte sous les pieds,  
Les profondeurs et les sentiers  
Et les tristes gémissements  
Des sombres sapins sous le vent,  
Car vers toi, la forêt s'incline,  
Orpheline !

Le troisième jour, Mariette entra dans le monde des ruisseaux et des monts, tout bleu de brume et de lointains sommets, tout argenté d'eau, et plus sauvages que les deux premiers.

A perte de vue s'étendaient des murs de rochers : ils se

dressaient vers le ciel en se pressant les uns contre les autres, déchirant de leur front les nuages.

A perte de vue, des sources vives retentissent ; des torrents se précipitent sur les rochers et s'enfuient avec fracas ; ils écument et jouent, et le soleil d'or et le ciel d'azur s'y reflètent. Des nuages s'y reflètent aussi, poussés par le vent qui souffle sur cet azur et éteint cet or. Un monde sauvage et terrifiant. On a peur de pénétrer entre ces rochers. Le chemin, ici, c'est un ruisseau qui babille sur les cailloux. Ici, la voix, c'est le fracas des roches qui roulent au fond des précipices. Les chants, ici, c'est le cri des aigles qui planent dans l'air, sur leurs ailes lourdes et sombres. Partout où l'on jette les yeux, partout où l'on regarde : la pierre et l'eau. Tel est ce monde.

Mariette va. Son visage a pâli ; ses yeux se sont voilés, son cœur tremble dans sa poitrine. Elle va, tendant les bras, et dit tout bas :

— Conduisez-moi, montagnes, à la Reine Tatra !

Et voilà que les rochers s'entr'ouvrent et laissent voir des vallons calmes et clairs, aux sentiers herbeux ; des sources fraîches chuchotent de leurs filets bleus et argentés ; les aigles crient, suspendus dans l'air, et toutes ces voix semblent distinctement dire :

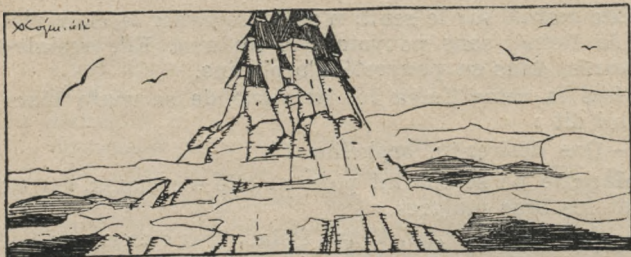
— Va, va ! va tout droit, orpheline !

Et Mariette marchait, en écoutant le tumulte des eaux, le fracas des rochers, le murmure des ruisseaux et le frémissement des plumes d'aigle. Elle allait, contemplant les grandes architectures des montagnes, et sur leurs hauts sommets qui atteignaient le ciel, leurs clartés et leurs ombres et leur omnipotence. Ils étaient si puissants que la chanson de l'orpheline se tut, comme se tait l'oiseau lorsque le crépuscule tombe sur lui ; elle allait, le cœur troublé, en murmurant doucement :

— O terre ! terre ! terre !

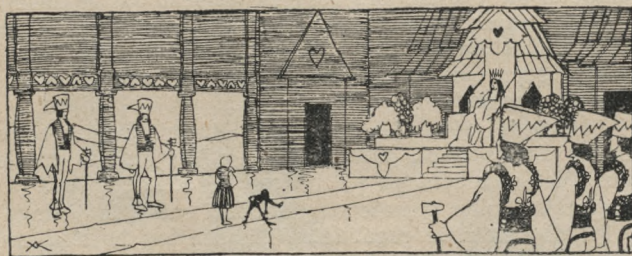
Derrière Mariette trottait Terre-à-Terre, éclatant avec son capuchon rouge, entre les rochers, et portant la tête haute, car il croyait conduire l'orpheline. Mais il n'en était rien :

Qui la conduisait ? C'étaient les sommets !  
Ce monde des monts vers le ciel dressé.  
Vers ces châteaux, vers ces palais,  
Des vols d'aigles la conduisaient.  
C'étaient les sources ruisselantes,  
C'était la neige sur les pentes...  
Le vent tumultueux te guide,  
Orpheline !



Le château de la Reine Tatra s'élevait sur une haute montagne. Une montagne si haute, que les nuages se couchaient à ses pieds comme un troupeau de moutons blancs ; son sommet doré par le soleil rayonnait contre l'azur.

Deux forêts de sapins conduisaient à l'entrée du château ; deux rochers, deux géants de pierre se tenaient en sentinelle devant la porte. Deux tapis de prèles veloutaient les escaliers qui menaient aux salons de la Reine. Dans l'antichambre, deux ruisseaux, nuit et jour, versaient leur argent dans des coupes de malachite merveilleusement ciselées. Deux aigles volaient au-dessus des tours du château. Deux tempêtes hurlaient au seuil comme deux dogues ; deux étoiles étincelaient dans les crevasses des tours, l'étoile du matin et l'étoile du soir. La frayeur et le ravissement s'emparèrent de l'âme de Mariette, lorsqu'elle se trouva devant le château.



Le brouillard se pose en couche épaisse au-dessus du torrent, pour que Mariette puisse le traverser comme sur une planche d'argent.

Et Mariette se trouve à l'entrée de l'appartement royal.

Elle restait sur le seuil, n'osant regarder le clair visage de la Reine, sans pouvoir dire un mot. Elle restait là, apeurée, dans sa pauvreté d'orpheline.

Mais la reine Tatra lui fit signe de sa main blanche et lui dit :

— Que désires-tu, orpheline ?

Mariette ne se content plus, et elle s'exclama, en étendant ses bras maigres :

— Je veux mes oies, bonne Reine. Mes oies en vie ! mes sept oies que le renard m'a étranglées ! Que le jars cacarde à l'aube, et que les oies lui répondent en mangeant l'herbe ! Qu'elles se promènent encore dans notre pré !...

Ici, elle fondit en larmes et couvrit ses yeux de ses mains, laissant couler entre ses doigts de grosses gouttes pressées.

Le silence se fit dans la salle, où l'on n'entendit plus que les sanglots pitoyables de l'orpheline.

Enfin, la Reine Tatra fit un signe bienveillant et dit avec lenteur :

— Beaucoup sont venus avec bien des prières. Ils me demandaient de l'or et de l'argent et le changement de leur sort. Mais pas un qui voulut s'en retourner tel qu'il était venu, ainsi que cette enfant. Eh bien ! qu'il en soit comme tu le désires !

La Reine Tatra se leva de son trône et emmena Mariette à la fenêtre.

L'orpheline regarde et bat des mains :

Du château de la Reine, on voit le Village de la Faim, comme si on y était. Les bergers passent par le chemin ; ils font claquer leurs longs fouets et conduisent les troupeaux d'oies au pâturage. A la lisière du bois, dans la prairie, sept oies arrachent l'herbe, le jars cacarde, la grise lui répond.

— Jésus !... Jésus !... s'exclame Mariette, sans pouvoir trouver d'autre mot, dans la grande joie qui lui gonfle le cœur. Mes oies sont en vie ! Mes oies sont en vie !

Cependant une grande stupéfaction saisit le Village de la Faim. Les gens regardaient, hochaient la tête, méditaient sur ceci et cela et tâchaient de deviner.

— Est-ce que ce sont les mêmes oies ? Qu'en pensez-vous, ma commère ?

— Comment dire ? Je ne vois pas bien. C'est possible que ce soient les mêmes ; c'est possible que c'en soient d'autres. La grise paraît plus grande et plus grasse.



— Mais est-elle vraiment plus grande ? Il me semble à moi, qu'elle est plus petite.

— C'est drôle, tout ce que les gens ont raconté de ces oies ! On disait qu'elles avaient été étranglées, et les voilà qui marchent !

— Vraiment, vraiment, c'est curieux !

Et les commères se séparaient, en hochant la tête d'étonnement. Mais plus que les commères s'étonnait le renard Grassot. En cachette, silencieux, il filait à la lisière du bois, tantôt plus à droite, tantôt plus à gauche, et il regardait surnoisement la bergère et son petit troupeau.

— Qu'est-ce que cela ? marmottait-il. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que je n'ai pas déjà étranglé ces oies ?

Même à ce souvenir, il léchait largement son museau de bandit.

— D'où vient que les revoilà vivantes ?

Inquiet, effleuré d'un mauvais pressentiment, il courut ventre à terre, en rasant les arbres, vers la clairière où il avait caché les oies étranglées. Il regarda : le duvet de neige blanchissait encore les herbes, mais des oies, nulle trace.

— Je suis volé !... Je suis dévalisé !... Je suis ruiné !... s'écria le vaurien de toutes ses forces, comme s'il avait été un honnête animal, auquel un brigand aurait dérobé le fruit de son travail. Et, de rage, il se roulait par terre.



ARGENTAN  
Imp. E. LANGLOIS  
6, rue du Collège

# Les Amis de la Pologne

Font appel à **TOUS LES FRANÇAIS**  
sans distinction de parti, ni de confession

*Leur Programme :*

« Faire connaître la Pologne pour la faire aimer.

*Leur action :*

Conférences, concerts, fêtes, pèlerinages, bals, cinéma,  
banquets, publications, presse, cours, voyages en Pologne, etc.

**Comité Central :** 16, rue de l'Abbé de l'Épée, Paris (5<sup>e</sup>).  
*Tél. : Gobelins 62-10. Compte Postal : Paris 880-96.*

**Groupes Régionaux :** Versailles, Rennes, Nantes, Laval,  
Soissons, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, Metz, Mar-  
seille, Toulon, Montpellier, Arles, Avignon, Alger,  
Albi, Besançon, Cognac, Béziers, Saint-Omer, Charle-  
ville Mézières, Le Havre, St-Lô, Châlons sur-Marne,  
Angers, Lunel, Troyes, Châteauroux, Mauriac, Poi-  
tiers, Arras, Aurillac, Figeac, Le Creusot, Montceau-  
les-Mines, Autun, Cholet, Saumur, Clermont-Fer-  
rand, Beaune, Bourg, Mâcon, Barcelonnette, Embrun,  
Briançon, La Rochelle, Cherbourg, St-Servan, Nîmes,  
Aix-en-Provence, Béthune, Commercy, Rochefort,  
Carcassonne, Alais, Constantine, Bordeaux, Toulouse,  
Sélestadt, Le Mans, Nancy, Caen, Reims, Epernay,  
Alençon, Lyon, Digne, Draguignan, Sisteron, St-Jean-  
d'Angely, Chartres, Nogent, Blois, Chatellerauld,  
Moulines, Cannes, Epernay, Verdun, Bougie, etc.

**Comité du Quartier Latin** (pour les Etudiants).

**Comité d'Action Universitaire et Scolaire.**

**Comité de Réception.**

**Frères d'Armes franco-polonais.**

**Section d'Art Dramatique.**

**Section Cinématographique.**

**Groupes Scolaires** aux Ecoles Normales, Lycées, Collèges,  
Ecoles Primaires Supérieures, Institutions libres de  
Paris, Alger, Amiens, Nantes, Saumur, Angers, Nancy,  
Châteauroux, Carcassonne, Aurillac, etc., etc.

## EN COLLABORATION AVEC

**Le Groupe Parlementaire Franco-Polonais**

**Les Amis de la Pologne en Belgique**

**La Société Italo-Polonaise**

**Les Amis de la France en Pologne**

199'31